



camille bidault-waddington  
 charlotte gainsbourg  
 coperni  
 elena mottola  
 isabella lovestory  
 john glacier  
 jordan barrett  
 m/m (paris)  
 pe ferreira  
 sega bodega  
 zelda & the adams family  
**GÉRARD BERRÉBY**

GÉRARD BERRÉBY par ANGÈLE CHÂTENET

printemps 2023

FR 15€

BE/IT/ESP/NL/port cont 1,7€ - DE 24€ - SUISSE 22CHF - UK 15£ - CANADA 24,90CAD - USA 26,99\$



# gérard berréby – la marge au centre

Aux manettes des éditions Allia dont il fut le créateur en 1982, Gérard Berréby est plus qu'un éditeur hors-norme : c'est un homme habité par une radicalité sans concession, par une curiosité incurable et un franc-parler qui vise toujours au centre de la cible. Son regard sur les livres et le monde en général bouscule les discours établis, et ne s'encombre de rien sinon du fond véridique de ce en quoi il croit. Le temps d'un long entretien, il nous a reçus dans ses bureaux. par MATTHIEU PECK photographe ANGÈLE CHÂTENET

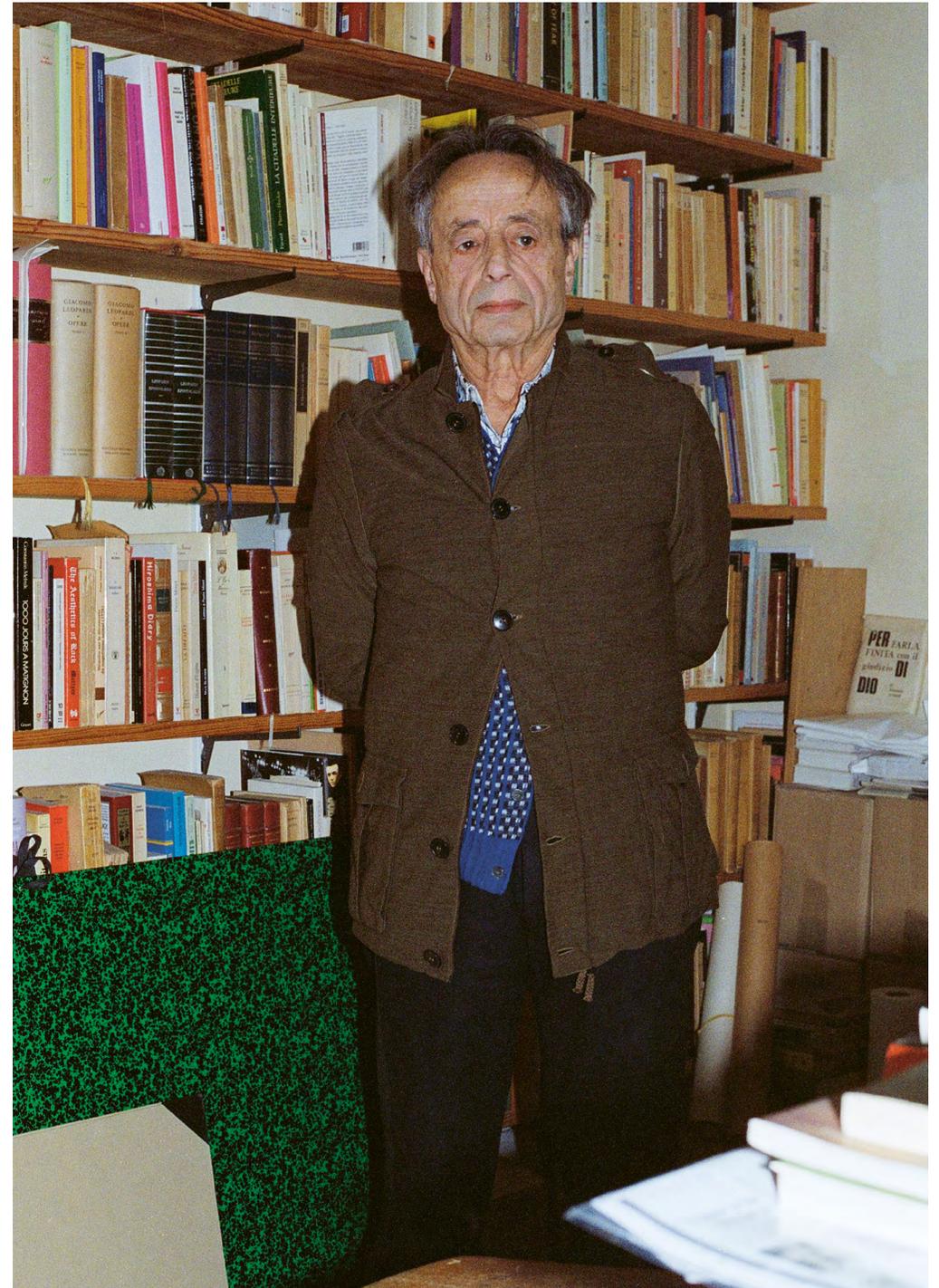
LE PREMIER MOT qui me vient à l'esprit, lorsque l'on évoque Gérard Berréby, est celui de *radicalité*. Ne projetez pas immédiatement l'image de quelconques cocktails Molotov, de cagoules serrées jusqu'aux yeux et de casques de moto dans les manifestations. Cette *radicalité*-là, celle dont je parle, ne se contente pas de brûler des voitures et des poubelles sur les chemins tracés des cortèges. Elle ne se suffit pas de quelques aphorismes bien sentis tagués sur des vitrines écartelées. Encore que cette violence soit nécessaire, entendons-nous bien, mais ce n'est pas ici le sujet. Cette *radicalité*-là, disais-je, fournit la matière intellectuelle non seulement à l'insurrection par le feu, mais à l'insurrection de la pensée contre elle-même. Elle vous soustrait à l'immobilisme, vous épargne le cénotaphe et le trou à creuser du bout de la pelle. Elle vous force à marcher le menton haut, cette *radicalité*-là, elle vous frappe l'arrière de la tête avec ses lumières qui sont des poings américains. Cette *radicalité*-là se refuse à se diriger dans un seul sens ; c'est-à-dire qu'il s'agit désormais d'épouser chacune de nos pensées les plus contradictoires et de les écouter propager leur poison – d'être attentif à toutes les travées qu'ouvre la lecture. Le premier mot qui me vient à l'esprit, lorsque l'on évoque Gérard Berréby, le fondateur des éditions Allia, est celui de *radicalité* : celle de ramener les marges au centre.

Voici quelques années que nous nous connaissons, Gérard Berréby et moi. Nous avons commencé par nous croiser à des événements, à des lectures, des conférences et autres prises de risque statiques et amplifiées. Petit à petit, nous nous sommes parfois appelés, nous avons partagé un café, un verre de vin, quelques cigarettes enfin et les idées évidemment. Lorsque je cherchais des références introuvables de son catalogue, Gérard Berréby me proposait de passer aux éditions, où il me trouvait une copie dans les bas-fonds de ses archives. Cela n'a pas l'air d'être grand-chose, dit comme ça, et c'est pourtant déjà immense. Ainsi je découvrais l'intégrale de la revue *Les Livres nus*, par exemple, une magnifique revue dada belge où l'on trouve toute sorte de trésors éditoriaux et graphiques – « GÉNIES, NE SORTEZ QU'À LA NUIT NOIRE » et d'autres recueils de poèmes obscurs que Gérard Berréby conserve dans son impressionnante bibliothèque personnelle. Nous avons parlé de Boris Vildé et de son journal de prison, du courage de Jean Cavailles ou de la *Viande à brûler* de César Fauxbras. De mille autres choses, en vérité, qui sont ici trop longues à citer. Tout cela pour dire quoi ? Que l'on ne fait pas tous les jours des rencontres de ce calibre, si vous voulez mon avis, et qu'il faut savoir les apprécier lorsque celles-ci se présentent.

Depuis 1982, donc, Gérard Berréby dirige les éditions Allia. Regardez bien sur les rayons de votre bibliothèque et vous trouverez forcément une de ces couvertures typiques et magnifiques. Le catalogue des éditions n'est pas seulement un index, mais une constellation de pensées aussi complexes que parallèles et emboîtées. C'est un *tout* absolument ardent, parfois cryptique quoique lumineux toujours, où un titre mène à un autre, où une philosophie se découvre, lascive soudain, pour laisser surgir un poème ; où un traité politique mène à l'histoire de la musique concrète et la folie furieuse au chef-d'œuvre pur et dur. C'est cela, oui : une sorte de configuration stellaire qui embrasse le chaos pour mieux en faire surgir l'essence.

Il y a chez Allia cette idée que chacun est libre d'accéder à ce catalogue par où il le souhaite ; il y a cette croyance dans l'intelligence de tous, dans la curiosité. Ce sont aussi *des livres pour les pauvres*, comme Gérard Berréby aime le dire ; des livres qui, les premiers, baïssèrent leur prix pour permettre à chacun d'y avoir accès. Certains y trouveront leur compte dans quelques textes classiques et fondamentaux, d'autres dans des documents libérés des cachots humides de l'oubli. Des auteurs contemporains côtoient ceux morts il y a plusieurs siècles, mais les langues s'auscultent et se chevauchent – elles ne font qu'un. Il y a dans ce catalogue des voix que vous considérez immédiatement comme des amis, ce seront des âmes qui vous chuchotent à l'oreille des clartés vives. Il y a dans ce catalogue des documents et des prises de position qui vous feront douter ; d'autres qui vous feront hurler peut-être, avec lesquels vous serez en opposition. Je sais que Gérard Berréby serait heureux de cela : que vous vous saisissiez d'un de ces livres pour lui déclarer la guerre. Les ennemis sont importants au même titre que les alliés ; ce n'est pas pour rien qu'autour de l'emblème d'Allia est systématiquement et dans chaque livre reproduite cette citation : IDEM VELLE AC IDEM NOLLE – « Les mêmes désirs et les mêmes répugnances ». C'est cela, l'édition : ne pas céder à la compromission, ne pas céder à la pression des époques, ne céder à rien, pour finir, à rien qu'à sa propre intuition.

Alors voilà c'était un matin de janvier, un de ces matins aiguës comme une baïonnette rouillée ; un de ces matins qui vous crèveraient pour un seul rayon célibataire. La pluie, le vent, ce Paris que chacun connaît – voyez cela comme vous voulez. La Seine n'était pas loin, on l'entendait presque charrier sa boue, ses caddies et quelques espoirs tout droit sortis des égouts. Quatrième arrondissement, rue Charlemagne. Les pavés, un fond de cour et ces mystères qui accompagnent les rez-de-chaussée. Gérard Berréby aime répéter que ses mots sont à prendre ou à laisser – vous connaissez maintenant notre position.



**Tout d'abord, selon internet, à qui l'on ne peut d'ailleurs pas faire confiance en tout point, vous êtes né en 1950 à Thala, en Tunisie. Pourriez-vous revenir brièvement sur votre chemin de la naissance à votre arrivée à Paris ?**

Pour le dire d'une manière amusante, je viens d'un monde barbare. J'ai vécu de ma naissance jusqu'à l'âge de cinq ans à Thala, c'est une petite ville dans les montagnes, à la frontière algérienne. C'était un lieu de passage des fellaghas (*des combattants partisans de l'Algérie indépendante*) et des armes pendant la guerre d'Algérie. Suite à un drame familial, j'ai ensuite vécu à Tunis jusqu'à l'âge de quinze ans. En 1965, j'arrive en région parisienne, dans une cité qui est devenue tristement célèbre: la cité des Bosquets à Montfermeil. Deux mondes. Un appartement, une salle de bains, une baignoire – je n'avais jamais vu ça. L'hygiène, la nourriture, l'école, tout était absolument différent. Deux mondes, donc, littéralement.

**Qu'en est-il de votre éducation, à ce moment-là – à quinze ans ?**

À mon arrivée, je n'avais encore jamais lu un livre. Ça a commencé plus tard. Mon sentiment, au-delà de ma petite personne, c'est que chacun a sa vie, ses problèmes, ses traumatismes. La seule chose qui compte, alors, c'est la manière dont on rebondit – ce qu'on en fait, ce qu'on devient. C'est ça, le plus important – le primordial. Si l'on voulait ressasser les traumatismes de l'enfance encore et sans fin, vous savez, on pourrait installer tout le monde dans un stade de foot. On ferait passer chacun un par un et l'on vivrait quelque chose d'extraordinaire: il ne nous resterait que les yeux pour pleurer, pour consoler tout le monde. Non, ça ne marche pas comme ça.

**Je ne suis on ne peut plus d'accord. Vous n'êtes pas très partisan de la psychanalyse, des divans, vous non plus ?**

Avec ce qui m'est arrivé, j'aurais pu faire au moins trois psychanalyses. Les traumatismes, les tracas, les névroses... Comme je réalise des choses au quotidien, si vous voulez, tous mes petits problèmes sont automatiquement laissés de côté. Je ne suis pas là à ressasser sur le pourquoi de la petite chose. Tout s'évacue: l'action a cet avantage de vous permettre de surmonter ces épreuves et d'aller de l'avant. Je ne sais pas quoi vous dire car mes expériences sont en décalage avec beaucoup de choses qui se disent. Je pense par exemple qu'un bon trauma de l'enfance forme la personnalité.

**Vous créez les éditions Allia en 1982. Vous m'avez déjà dit vous être inspiré du nom du célèbre constructeur de toilettes, Allia donc, en hommage au ready-made de Marcel Duchamp. Une question simple mais nécessaire: d'où vous vient, à ce moment précis, l'envie de vous lancer dans l'édition ?**

Tout simplement car, entre-temps, j'ai commencé à lire. Très vite, un rapport quelque peu sacré, un rapport intime avec la page imprimée s'est déclaré chez moi. Je pensais que c'était la vérité qui était là, que l'on ne pouvait pas mentir dans un livre – j'ai bien sûr déchanté par la suite.

Comment me vient l'envie? D'un problème de mémoire et de transmission. J'ai tout de suite été concerné et intéressé par le fait de mener à bien des projets qui influent sur le cours des choses. Non dans une construction politique, avec des gens qui me suivent, mais de reproduire un certain nombre d'opinions sans que l'on en connaisse les destinataires. J'avais ça en moi, c'est quelque chose de très biblique peut-être, et aussi de très juif dans cet attachement au livre – comme au livre sacré. Tout cela a par la suite débordé, à un moment. L'envie vous fait réaliser ce que l'on ne pourrait normalement pas faire, c'est d'ailleurs le propre de l'envie. J'étais animé par une curiosité insatiable; je pensais très modestement que je ferais mieux ce travail que les autres. Ce qui a aussi été primordial, c'est mon attirance pour les gens différents. J'ai toujours aimé travailler avec des personnes qui ne me ressemblent pas du tout – des personnes avec qui nous partageons cependant un intérêt commun. C'est quelque chose de très important.

**Pensez-vous que c'était aussi quelque chose de très lié à l'époque ?**

Certainement. Cette période où je commence à vraiment m'intéresser à cela, à lire énormément, c'est à la fin des années 60, au début des années 70. C'était une époque très politique, bien entendu. Une époque où tout le monde prétendait avoir son projet de société. Chacun avait un jugement sur tout et n'importe quoi, de manière péremptoire et définitive. C'était une époque où, à deux personnes on s'associait pour faire un groupe politique, à trois il y en avait une qui faisait une tendance et à quatre quelqu'un provoquait une exclusion.

**Revenons à Allia, on imagine bien qu'on ne lance pas une maison d'édition comme cela; comment se passent les débuts ? Sont-ils difficiles ?**

De 1982 à 1991-1992, j'ai publié trente livres en dix ans. Ce n'est rien. Je publiais un livre par an, deux, trois maximum. C'est à ce moment-là que je me suis dit ou j'arrête, et donc c'est une aventure avortée – bien que dans ces trente premiers livres certains comptent encore aujourd'hui –, ou je m'y plonge complètement. J'avais un peu plus de quarante ans à cette période. Je me suis alors mis à travailler à plein temps pour cette maison; j'ai pris des bureaux, ceux dans lesquels vous êtes maintenant; j'ai développé la production d'une manière radicalement plus sérieuse. Très vite, dès les premiers livres, qui étaient pourtant des fiascos en

termes de ventes, j'ai remarqué que des gens s'intéressaient à nous. Ils se disaient que quelque chose se passait.

**Vous m'avez confié lors d'une précédente rencontre être rentré par effraction dans l'édition. C'est-à-dire que le premier livre que vous publiez n'est pas celui que vous prétendez.**

C'est vrai. J'ai commencé par publier une édition pirate: *Le Traité du style*, de Louis Aragon. Pour vous donner une idée de mon état d'esprit de l'époque, état d'esprit que je ne peux plus avoir même si cela est toujours présent en moi, voici comment cela s'est passé: je cherchais donc *Le Traité du style* pour le lire, et je ne le trouvais pas. J'apprends que Louis Aragon s'opposait à sa publication car il n'était plus d'accord avec ce qu'il y disait. Du haut de ma naïveté, je me suis dit qu'il n'avait pas le droit. Si après lecture je trouvais que c'était un bon livre, alors ce livre m'appartenait intellectuellement. Qu'à cela ne tienne, j'ai donc fait une édition.

**Il faut préciser que c'est bien sûr un geste illégal, avant d'être une provocation. Vous avez agi comme ça, comme si de rien n'était ?**

J'ai réuni une petite somme d'argent, puis je suis allé voir un imprimeur qui a tout de suite compris l'embrouille. Il faut savoir que ce livre était une copie exacte de ceux de la collection Blanche de Gallimard (*les fameuses couvertures au double liséré rouge et noir*). Pour indiquer que c'était un faux, nous avons apporté une modification à la quatrième de couverture. Ce n'était pas l'authentique, mais une citation de Louis Scutenaire: « *Ci-gît Aragon Louis. On n'est pas sûr que ce soit lui.* » Cette citation était très amusante, quand on sait qu'Aragon était fils putatif d'un préfet. Ça a mis quelque peu le désordre: des articles dans les journaux, dans *Libération*, dans *Minute* – un journal d'extrême droite. Dans ce dernier ils m'attribuaient d'ailleurs d'avoir envoyé la facture de l'imprimeur à l'adresse personnelle d'Aragon. C'est faux, mais je ne vous cache pas que cela m'aurait beaucoup plu.

**On peut dire que vous n'aviez pas véritablement l'ambition d'employer une voie dite « conventionnelle ».**

L'édition est une chose beaucoup trop sérieuse pour être laissée aux seules mains des éditeurs. À l'époque, je ne connaissais rien – rien du tout. J'avais vingt-sept ans. Il faut toujours se méfier de cette catégorie de naïfs. De ceux qui viennent d'ailleurs. Leur méthode bouscule ce qui existe, ils rafraîchissent précisément l'immobilisme – permettent un enrichissement. Heureusement, sinon quoi? Tout finit par se ressembler, au bout d'un moment.

**Dans le premier livre que vous publiez, l'officiel celui-ci – Mes inscriptions de Louis**

**Scutenaire, dont nous parlons d'ailleurs –, l'auteur écrit: « Devant l'impossibilité de tout savoir, la plupart ont choisi de ne savoir rien. » Est-ce face à ce constat amer que vous vous positionniez ?**

Oui, mais je voudrais attirer votre attention sur le fait que, lorsqu'on agit, on a une intuition. Il serait pourtant mentir d'affirmer que l'on a une parfaite conscience de ce que l'on entreprend. Je ne me défile pas, j'assume ce que j'ai fait, mais certains actes sont mus par une énergie propre à un moment – à une rencontre. Tous les gens que j'ai rencontrés ont joué un rôle dans l'orientation et le développement que j'ai entrepris.

**On dit souvent de votre catalogue qu'il est moins un catalogue qu'une bibliothèque personnelle, justement. Comment opère votre processus de choix d'édition – marchez-vous seulement à l'affect ?**

Je parle avec vous, avec x. Si l'on passe une soirée ensemble, peut-être allez-vous éveiller ma curiosité. Je suis vivant, je suis sensible – je parle. Tout cela pour dire que je ne suis pas indifférent à ce que l'on me dit. Ça ne veut pas dire non plus que je fais tout ce que l'on me suggère, bien sûr, mais c'est ainsi que la transmission opère, que le processus, comme vous dites, fonctionne. J'ouvre la porte à un certain nombre de gens qui, je crois, me plaisent; qui ont un apport et participent peu ou prou à la direction éditoriale de la maison. Il n'y a chez moi pas de postes officiels: ni éditeurs ni directeurs de collection.

Dans ce que nous publions, il y a une cohérence d'ensemble qui opère. Cela permet parfois et de manière transversale qu'un lecteur se retrouve orienté vers un livre qu'il n'aurait pas lu en temps normal. Je reçois des manuscrits chaque jour, certains sont de très bonne facture. Pourtant, je ne les publie pas toujours. Un bon livre ne retient pas obligatoirement mon attention. C'est-à-dire qu'il faut qu'il s'inscrive dans une orientation politique qui est la nôtre et que l'on trouve un moyen de le caser dans un endroit du puzzle d'ensemble. J'ai voulu faire quelque chose d'obsolète, quelque chose dans lequel plus personne ne croyait: un catalogue avec une identité.

**La manière dont vous abordez les choses vient ainsi d'abord d'une certaine complémentarité première ?**

Je pense que c'est une très grande liberté que de ne pas verrouiller, que de ne pas monopoliser ce que nous faisons dans une seule direction; de laisser des portes ouvertes afin qu'y puissent entrer les gens qui nous intéressent. L'intérêt, pour moi, est de ne pas me scléroser. Si grands puissent être ma curiosité et mon sens de la découverte, au bout d'un moment, on finit par tourner en rond. Le fait de se confronter à des gens dans des directions et des thématiques différentes permet de voir ce que l'on vaut. Cela permet de se dépasser, de se surpasser – d'être à l'écoute pour engranger d'autres



**J'ai voulu faire quelque chose d'obsolète, quelque chose dans lequel plus personne ne croyait: un catalogue avec une identité.**

choses qui ne venaient pas initialement de nous. Ce n'est pas parce qu'on a été que l'on est. On a peut-être joué un rôle très important par le passé, cela ne nous garantit aucunement que nous allons conserver cette importance l'année suivante. Pourquoi? Parce que l'on peut subitement s'assécher. J'ai toujours cette inquiétude – c'est permanent.

**Je suis personnellement très attaché aux « marges », à la littérature que l'on se donne un peu sous le manteau – je sais que vous aussi. L'image d'Allia est très liée à cela, je crois. Comment faites-vous pour associer ceci au côté commercial du livre ?**

D'abord, je ne suis pas du tout insensible à la démarche commerciale dans mon travail. Je n'en ai absolument pas honte, contrairement

à certains. Je suis un commerçant, le gérant d'une maison d'édition, et je suis un employeur dans le sens classique du terme – il n'y a rien de pire que les employeurs qui n'assument pas de l'être. C'est certes minuscule, c'est une petite structure, mais j'ai tout de même du personnel et j'assume complètement ce rôle. Nous sommes une maison indépendante financièrement, mais surtout politiquement – et littérairement. On ne trimballe pas une école avec nous, qu'elle soit universitaire, politique ou je ne sais quoi. Je me sens libre, absolument libre de publier tout ce que je veux, toujours avec cette cohérence dont je parlais. Une dernière remarque à ce sujet, celle-ci : vous avez raison de dire que notre littérature naît dans les marges, mais ce n'est pas pour y rester. Elle naît dans les marges, et le travail que nous opérons est de ramener la marge au centre.

**Concernant cela, vous n'avez un jour expliqué que la première chose dont Allia pouvait se targuer, outre son catalogue bien entendu, c'est son indépendance financière totale – celle dont vous venez tout juste de parler. Vous avez toujours refusé quelque chose de subvention de l'État, quelconque argent qui ne serait pas le fruit des éditions. Je ne vous demande pas si cette position est tenable, puisque les éditions Allia sont toujours là, mais que tirez-vous de cette radicalité ?**

C'est une question de dignité. Si vous m'invitez à dîner chez vous et que je crache dans la soupe, vous me jetez dehors, n'est-ce pas ? Vous comprendriez que l'on ne reste pas amis. C'est pareil avec une maison d'édition. Puisqu'il y a dans nos livres un certain nombre d'idées qui remettent en question l'ordre établi aussi bien que l'ordre passé, présent et à venir, nous ne pouvons aller pleurer misère pour quelque subvention – cela serait parfaitement indigne. Nous sommes donc d'abord fidèles à nos textes. Et puis, je vais être honnête avec vous : je refuse de demander quoi que ce soit à des gens qui me dégoûtent. Cela peut paraître être un acte de bravoure ou une provocation, mais c'est un choix qui s'est révélé très instructif. C'est-à-dire que, puisqu'il y a ce parti pris d'un refus des subsides publics, cela nous a obligés à développer des qualités que nous n'avions pas naturellement : d'apprendre à vendre nos livres. Cela n'est étranger à aucun de ceux qui travaillent à mes côtés. Dès lors que vous arrivez, vous savez que c'est comme cela que ça se passe. Ce qui fait que j'ai une relation très soutenue avec mes distributeurs, avec les libraires et avec l'équipe commerciale. Beaucoup de gens considèrent que, dans l'édition, il y a la part noble, la littérature, et puis la part vulgaire, l'argent. Je trouve cela ridicule.

**Certains pensent qu'il s'agit là d'une question qui n'a pas sa place dans des interviews, mais je ne suis pas d'accord. Au contraire, la question de l'argent a pris une telle place**

**dans nos sociétés qu'il est intéressant de s'y pencher. Puisque nous parlons de cela, quel est votre rapport personnel à ce dernier ?**

J'ai besoin d'argent pour faire ce que je fais, et ce que je fais, je le fais avec le produit des livres précédents – je suis donc attentif à cela quotidiennement. Quant à mon rapport personnel, mes moyens de subsistance proviennent uniquement de ma maison d'édition, et c'est très bien ainsi. Je n'ai aucune autre source de revenu, sinon quelques heures de cours à Bruxelles, mais je n'ai pas besoin d'enseigner à proprement parler – c'est quelque chose que j'aime. Mes besoins sont assez simples : je n'ai pas de goûts exorbitants, je ne suis pas un grand consommateur. Je sors un peu, j'achète des livres, c'est tout.

**Étant donné que celui-ci semble chez vous assez prononcé, pourriez-vous nous parler de votre rapport à la subversion ? Qu'est-ce que c'est, d'abord, subvertir ?**

Je n'ai jamais été très sensible aux choses bien faites, qui trouvent leur destinataire et leur chemin de manière naturelle. Je suis plus attentif aux livres qui disent les choses autrement. Quand je vous disais qu'un livre satisfaisant ne me satisfait pas toujours, c'est que le travail sur la forme est insuffisant.

**Il faut connaître un minimum son passé pour vivre son présent et, si l'on vit son présent, alors on a quelques petites chances d'envisager des perspectives d'avenir.**

Sinon, il suffit de savoir écrire, d'avoir fait les bonnes écoles, pour raconter une histoire. Je pense donc que la forme est le premier obstacle à franchir quand on veut créer, et ce dans tous les domaines – absolument tous. Prenez une tendance musicale, une tendance d'une certaine époque : voici qu'à un moment elle finit invariablement par tourner en rond. À ce moment-là arrivent en embuscade deux ou trois groupes qui ne sont pas tout à fait au point, certes, mais qui pourtant bousculent tout. C'est ce point de rupture qui m'intéresse, ce point de bascule précis – c'est ici qu'est la subversion. Ce sur quoi je me penche, ce n'est donc pas l'extrême qualité de ce qui va chambouler les choses, mais plutôt ce moment de dépassement. Historiquement, ce sont des choses qui resteront. Regardez les livres que je publie sur la musique : ce ne sont jamais des monographies d'artiste, c'est toujours l'histoire d'un genre ou d'un style. Ce sont des livres qui remettent en relief bien plus de paramètres que la musique à proprement parler. Ce sont des livres qui vous mettent en situation.

**C'est une sorte de point de vue qui adopte la rupture avant toute chose ?**

Rien n'arrive de nulle part, comme ça, avec son parachute. Même si on ne le sait pas, on est

porteur d'une histoire, et l'histoire dont on est porteur est obligatoirement l'histoire de la période précédente. Tout est intrinsèquement lié. Il faut connaître un minimum son passé pour vivre son présent et, si l'on vit son présent, alors on a quelques petites chances d'envisager des perspectives d'avenir. Sinon, autant en finir dès maintenant.

**Quel équilibre cela implique-t-il ? Quelle est la frontière entre être passéiste et ancré dans le présent ?**

Méthodologiquement et conceptuellement, il est bien sûr impossible de ne pas regarder le passé. Ceux qui ne le font pas refusent tout simplement les temps dans lesquels ils vivent. Vous ne pouvez pas effacer l'histoire. Si vous êtes très fort, vous pouvez par contre être dans le déni total d'une certaine partie de votre vie, mais soyez certain qu'un jour ou l'autre cela vous reviendra décuplé au visage. Pire, cela peut arriver quarante ans plus tard, et alors vous n'avez plus la même force pour y répondre.

Je pense que la seule méthode hygiénique, c'est celle qui consiste à regarder les choses en face ; lorsqu'il y a un problème, il faut le prendre à bras-le-corps et lui dire « bienvenue au club ». Tout cela est formateur, vous devenez plus acéré, plus vigilant, et en même

temps avec une sorte de regard d'aigle – rapide, net. Au fond, je ne comprends pas la recherche du bien-être absolu. À force de masquer et de vouloir détruire la part animale de l'être humain, certains deviennent incapables de vivre.

**Cela dit, une certaine partie de l'époque va contre ce que vous avancez. Vous parlez d'enseignement tout à l'heure. Il se trouve que j'ai un ami, un professeur de littérature, dont certains de ses élèves se sont plaints à la direction. Ils lui reprochaient la teneur de son cours inaugural qui s'intéressait au mal dans la littérature. Selon eux, il aurait dû et aussi bien pu faire celui-ci sur le bien dans la littérature. Le bien, le mal – encore. En plus de méconnaître parfaitement ce qu'est la littérature, c'est absurde, voire totalement déprimant.**

C'est oublier une chose, surtout : si l'on regarde l'histoire de la littérature, de la poésie qui est l'exercice supérieur et regroupe selon moi tous les arts – de Goethe à Nerval en passant par Lautréamont –, tout cela s'est construit sur le mal-être, sur la souffrance et sur le mal. Simplement, la première des règles lorsque l'on explore et travaille dans ce domaine, c'est de ne pas





Je pense donc que la forme est le premier obstacle à franchir quand on veut créer, et ce dans tous les domaines – absolument tous.

finir dans la pleurnicherie, la complaisance et le repli sur soi – la pente glissante de la plupart des gens qui écrivent sur ces sujets. Je comprends très bien ce que vous dites, j'ai déjà été confronté à ce genre d'étudiants. Ce qui me différencie certainement de votre ami, c'est que je me permets, vu mon grand âge et ma réputation, d'être beaucoup plus sévère que l'ensemble des professeurs. Je n'ai jamais eu aucun problème. Je n'irai pas avec la tendance simplement pour être dans une ligne de pensée ; je peux cependant tout à fait changer d'avis, mais il faudra pour cela que votre propos soit recevable dans ce qu'il remet en question. Il n'est jamais sorti grand-chose des gens qui vont dans le sens de l'époque et du goût.

**Vous avez dit des auteurs vis-à-vis des maisons d'édition qu'on se « croirait dans un marché aux bestiaux ».**

J'assume. C'est assez simple : on peut se voir, enfiler des aïerries, boire des coups, fumer des joints jusqu'au bout de la nuit – je n'ai aucun problème avec cela, j'adore ça, et je n'exige rien de personne. Je comprends tous les manquements et toutes les impossibilités pour faire quoi que ce soit chez énormément de gens divers et variés. Si l'on veut faire quelque chose, par contre, si l'on a des prétentions à écrire, alors il faut être à la hauteur. Sur cela je suis intraitable.

**Vous ne supportez pas la médiocrité ?**

Peut-être. En même temps, j'ai beaucoup d'amis qui savent que j'ai une maison d'édition, des gens que je fréquente assidûment, et qui ne lisent jamais un livre. Je ne leur ai jamais fait le moindre remarque là-dessus. Nous sommes amis car nous buvons un verre ensemble, que nous partageons un moment – que nous passons du bon temps. Je ne leur demande rien d'autre que ce moment à passer avec eux. Heureusement que chacun a sa vie et qu'elle diffère de la mienne, sinon l'existence serait d'un ennui abyssal.

**Il y a aussi quelque chose de très singulier chez vous, c'est que, contrairement à l'image qui peut parfois coller à votre profession, surtout à ce niveau d'exigence intellectuelle, vous êtes aussi un homme d'action.**

Je suis un homme vivant. À la place où vous êtes assis défilent beaucoup de gens depuis de nombreuses années. Certains sont d'un niveau intellectuel très approfondi, très pointu dans certains domaines. À la longue, je me suis rendu compte d'une chose : ce sur quoi ils travaillent ne change rien à qui ils sont ni à leur manière d'être. Quand je lis un livre qui n'a aucun effet sur moi, je n'ai pas perdu mon temps, mais celui-ci ne m'a rien apporté d'autre que de me confirmer dans mes recherches et mes intérêts. Ce que j'aime le plus quand j'apprends quelque chose, je vous l'ai déjà dit, c'est que cela me bouscule. Lorsqu'on est vivant, on n'est pas vivant dans sa tour d'ivoire, on est vivant parmi les vivants.

**Vous êtes en train de reprocher à certains intellectuels de se mettre en marge de cette vie-là ?**

Absolument. C'est aussi le problème qui existe dans le monde universitaire : on vous apprend à penser et à écrire de manière académique. Tant que quelqu'un n'a pas réussi la rupture avec cette écriture, alors ce n'est pas une voix singulière qui porte le propos. Cela ne veut pas dire que ce n'est pas intéressant, bien entendu, mais ce n'est pas ce que je cherche à titre personnel avec Allia. Le milieu universitaire fonctionne en clans : on a des groupes avec des tendances, des écoles, etc. Dans le domaine des sciences humaines, par exemple, de véritables institutions de pensée existent – des

blocs. Ces clans ont des orientations, c'est inévitable, et si vous proposez un sujet qui ne va pas dans leur sens, vous êtes tout de suite éjecté – ceci me dérange.

**Il y a une chose particulièrement exaspérante et que, sauf erreur, je n'ai jamais lue chez vous : c'est l'argument du « roman générationnel ».**

C'est totalement grotesque – ridicule. Tout écrivain est de sa génération, qu'est-ce que cela veut dire ? Cette année, dans ce cas, nous avons 247 écrivains générationnels. Je crois d'ailleurs que s'il en sort ne serait-ce qu'un, ce serait déjà pas mal – déjà presque un miracle. On nous reproche par exemple de ne pas donner suffisamment d'informations sur nos livres. Nos quatrièmes de couverture sont composées de quelques phrases à peine – elles sont très courtes. Aujourd'hui, il faut broder sur l'auteur avec une vie, des références, des aventures... Écoutez, je m'en fous complètement.

**Quelqu'un m'a un jour surpris en me posant cette question que j'ai trouvée très bonne – je pense au fond que la réponse est significative : qu'est-ce que vous détestez dans la littérature ?**

Ce que je peux vous dire est que la littérature n'est pas faite pour guérir. Dans tout ce que je reçois, je lis beaucoup de gens qui ont des problèmes – ils considèrent l'écriture comme une forme d'exutoire. Ils ont juste oublié une chose : ce n'est pas d'une histoire dont on a besoin, c'est d'une forme pour la raconter. Tout cela, c'est aussi la faute aux émissions de radio et de télévision. On demande à quiconque dont l'existence a un peu de relief de venir la réciter sur les plateaux. On applaudit. On est triste. Vous ne savez pas écrire ? Ce n'est pas grave, on vous met un écrivain à vos côtés, cela dure quelques mois, le livre sort et comment est généralement le résultat ? Totalement insipide. Lorsqu'on publie les mémoires du Prince Harry, que 400 000 exemplaires sont vendus en dix jours en France, c'est très bien pour vous, mais restez où vous êtes – nous ne sommes pas dans le même monde.

**Je suis de votre avis, mais je ne peux m'empêcher de vous demander ceci : auriez-vous, pour un énorme chèque, refusé de publier ces mémoires ? C'est une question vicieuse, je sais.**

Écoutez, personne ne peut affirmer qu'il est incorruptible. À ce jour, je n'ai pas été corrompu, j'imagine qu'il faut donc un peu d'envergure pour le faire. Je n'affirme cependant pas que c'est impossible. La corruption est partout, et notamment dans ce milieu.

**D'une certaine manière, vous êtes un défibrillateur cardiaque littéraire. Vous ramenez à la vie des textes parfois oubliés,**

**sinon trop confidentiels. Quelle intensité est-ce que cela demande, chaque jour, de rester attentif à ce qui mérite d'être remis en lumière ?**

Je vais répondre à votre question, mais je vais d'abord la retourner : comment fait-on pour ne pas vivre comme ça ? De même lorsqu'on me demande : « Comment faites-vous pour faire des livres aux prix aussi bas ? » Ce n'est pas à moi qu'il faut poser la question, mais à ceux qui le vendent très cher. Si je l'ai fait, c'est que c'était faisable.

Pour revenir à votre question, c'est quelque chose de naturel – quelque chose de permanent. À mes yeux, être vivant, c'est être à l'affût tout le temps. J'ai aussi l'avantage d'avoir une adresse postale, accompagnée d'un mail et d'un numéro de téléphone. Beaucoup de gens jouent le rôle indirect d'éditeurs dans le sens où ils attirent notre attention sur des textes et des sujets précis. Puisque nous sommes toujours insatisfaits de ce que nous faisons, nous considérons qu'il faut toujours aller plus loin – il reste toujours à faire, vous savez.

**Changeons de sujet : en ce premier jour de mobilisation nationale contre la réforme des retraites, pourriez-vous nous parler de votre rapport à la politique ?**

C'est très simple : il est permanent – dans tout. Tout ce que je fais est politique et contient une orientation politique. Que ce soit à travers la publication d'un ouvrage de poésie, de littérature contemporaine ; que ce soit par celui d'un livre sur la schizophrénie numérique ou d'un classique de l'antiquité chinoise sur le paradoxe. Tout cela est lié. On ne peut pas être un individu coupé des choses ; ou, plutôt, nous pouvons l'être, mais nous nous trompons. C'est-à-dire que l'on est entraîné dans un tourbillon et l'on croit que l'on ne fait pas partie de l'histoire. De manière passive, pourtant, nous sommes l'histoire. En ce qui me concerne, la seule différence est que j'ai décidé de prendre ma vie en main sans que personne ne me détermine et ne me dirige dans une direction donnée. Il y a beaucoup de gens qui sont capables de faire un certain nombre de choses, mais ce n'est pas pour eux, ou ce n'est pas le moment, ce n'est pas dans cette société, dans ce milieu-là, que sais-je encore. Si tout un chacun commençait dans un premier temps par faire à peu près ce qu'il veut et qu'il le faisait à sa façon, différemment, au moins les rapports humains seraient-ils un peu moins pénibles.

Tout acte par essence est politique. Je pense aussi que tout est extrêmement verrouillé, aujourd'hui. Par rapport à certaines époques, l'action politique est beaucoup plus difficile. Nous assistons à des semblants d'oppositions orchestrés par des médias qui retransmettent des débats extrêmement violents ; des débats entre des gens qui veulent nous faire croire qu'ils s'opposent les uns aux autres, que leurs

discours s'opposent sur le fond, or tout cela est faux : ils ne veulent que prendre la place de l'autre – ce sont de simples concurrents.

**Vous voulez dire que ce n'est plus pour un idéal ?**

Le cardinal de Retz disait se méfier davantage de ses ennemis à l'intérieur de son propre parti que de ses véritables ennemis, à l'extérieur. C'est bien connu. Aujourd'hui, nous assistons chaque jour à des échanges – des échanges d'une vulgarité inouïe soit dit en passant – où l'on veut nous faire croire qu'il incombe d'un choix d'orientation de société, mais ce n'est pas le cas. Bien sûr, ces questions sont très complexes et je pense que, dans un premier temps, on pourrait se sauver soi-même avec son entourage, son environnement. Si l'on dégageait une vie un tant soit peu différente, avec un peu moins de vibrations négatives, ce serait déjà pas mal. Nous sommes tout de même arrivés à un triomphe total du capital. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que l'on a réussi à instaurer la guerre de tous contre tous.

**Ma dernière question touche à ce que vous dites : vous avez publié un livre dont la question est déjà dans le titre : *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?* de Günther Anders. Vous sentez-vous concerné ?**

Tout à fait. J'aime beaucoup cet auteur : il a le mérite de soulever des questions qu'il laisse bien souvent sans réponses, mais ce sont des questions désagréables – qui doivent donc être posées. Je pense que l'on devrait s'occuper un peu plus de choses comme ça. Ce livre, pour parler clairement, renoue le merde – il ne fallait pas la mettre sur son chemin. Voici ce qu'il dit : vous m'avez donné toutes les occasions et les circonstances et les moyens de développer mon désespoir, ne me reprochez pas d'être désespéré. Il suffit de voir tout ce qui nous est infligé au quotidien. On courbe l'échine un peu plus chaque jour. Si encore leurs chaussures étaient belles et impeccables, je comprendrais pourquoi de plus en plus de gens marchent tête baissée. Par ailleurs, je pense que c'est quand tout est désespéré qu'il ne faut pas désespérer du tout.

Tout le monde me tenait pour fou, au début de l'aventure Allia. Tout le monde me pensait cinglé. Laissez-moi vous répéter que le désespoir est un terreau. Il faut regarder les choses en face – se voir tel que l'on est. Depuis le début de cet entretien, tels que nous sommes ici, face à face, je ne crois pas avoir dit une seule phrase qui me fasse passer pour quelqu'un d'autre que celui que je suis. Si ça plaît, c'est tant mieux. Si ça ne plaît pas, que chacun reste chez soi – je n'impose rien, puisque je ne changerai pas.

Jeudi 19 janvier 2023, Paris ■